

# MADAME DE FLAHAUT

Parmi les femmes qui se sont occupées de littérature ou plutôt de romans au début du siècle dernier, une des figures les plus marquées est celle de Mme de Flahaut ; la vie active et mouvementée à laquelle elle s'est trouvée mêlée, les débats révolutionnaires auxquels elle a pris part en quelque sorte, puisque son salon était le rendez-vous de toutes les personnes qui avaient quelque influence sur les destinées du pays, lui donnent un relief particulier qui ne manque pas d'attrait.

Les titres de ses romans qui parurent sous le nom de Mme de Souza, nom qu'elle tenait de son second mari, ne sont peut-être pas bien connus de tout le monde, et, cependant ses œuvres ont toujours ce que l'on appelle un bon succès de cabinet de lecture, en raison du sentiment qui s'en exhale et dont cette catégorie de lecteurs est très friande.

Mademoiselle Filleul perdit ses parents fort jeune ; élevée dans un couvent qu'elle a décrit dans son premier roman, "Adèle de Sénange", elle y fut gâtée, choyée, adulée ; d'ailleurs son intelligence précoce, son charme naturel, sa grâce la faisaient aimer et rechercher non-seulement de ses compagnes, mais des dames religieuses. Avant la Révolution, les couvents n'étaient pas rudes, austères et pénitents comme ils le devinrent après le mouvement religieux qui avait produit le "Génie du Christianisme" et les "Méditations" ; c'était au contraire, quelque chose de gai, d'aimable, d'enjoué comme Saint-Cyr.

Cette éducation première influa beaucoup sur toute la pensée de Mme de Flahaut et chacun de ses écrits en retrace les vives images.

Elle sortit du couvent pour se marier à M. de Flahaut, intendant du jardin et des cabinets du Roi ; il était beaucoup plus âgé qu'elle puisqu'il avait 57 ans. Ce ne fut pas un mariage heureux, la disproportion

d'âge devant y être pour quelque chose ; cependant les convenances furent gardées et nous voyons même Mme de Flahaut pendant la Révolution, quand son mari fut emprisonné, faire tout ce qui était en son pouvoir pour le faire évader ; elle y réussit et lui trouva un endroit sûr où il put se cacher ; mais quelqu'un ayant raconté devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile, M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même ; il monta quelques jours après sur l'échafaud.

Madame de Flahaut était logée au Louvre ; son salon était le lieu de réunion de toutes les sommités littéraires et politiques ; mais les belles conversations d'autrefois étaient remplacées alors par des discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la Révolution, au grand ennui de la maîtresse de maison qui était obligée de les subir et souvent aussi d'y prendre part.

Talleyrand, son ami très intime, est là à toute heure du jour, et, il est curieux de suivre le Mémorial du Gouverneur Morris, pour connaître certaines particularités sur la vie et les sentiments de Mme de Flahaut à cette époque.

Gouverneur Morris était un homme d'État justement célèbre de l'autre côté de l'Atlantique ; il fut envoyé à Paris, le 3 février 1789, chargé d'une mission semi-officielle et se lia immédiatement avec La Fayette, Talleyrand et un grand nombre de Constituants sur lesquels il raconte des anecdotes souvent piquantes.

Nommé ministre plénipotentiaire des États-Unis auprès du gouvernement français, au début de l'année 1792, il fut le seul membre du corps diplomatique qui ne quitta pas la France après la Révolution du 10 août, il y resta jusqu'en 1794, épo-

que de son remplacement par le célèbre Monroë.

En arrivant à Paris, Gouverneur Morris ne tarda pas à être présenté à Madame de Flahaut et à être reçu dans son intimité ; il va aussi chez Mme Necker, Mme de Staël, de Chatellux, de Ségur ; il est au mieux avec la duchesse d'Orléans qui lui raconte ses peines. En observateur fin, mais indiscret, il note chaque jour ses impressions sur les personnes et les choses, et, en sa qualité d'étranger, il les juge avec une impartialité relative. Sa première impression sur l'évêque d'Autun est plutôt défavorable. — Cet homme, dit-il, me paraît fin, rusé, ambitieux et méchant.

Madame de Flahaut lui a fait des confidences, elle lui a avoué qu'elle est mariée de cœur ; il devine avec qui, et n'ose plus lui parler, avec autant de franchise, du mépris qu'il éprouve pour Talleyrand, il craint de la détacher de lui.

La morale de M. Talleyrand était d'une légèreté qui d'ailleurs devait s'accroître et prendre plus tard des dimensions renversantes. Ses débuts avaient bien fait prévoir ce qui devait arriver plus tard. La marquise de Créquy, très entichée de haute noblesse, raconte à ce sujet une anecdote passablement verveuse.

—Il ne faut pas s'imaginer, disent ses Mémoires, que MM. de Talleyrand soient en jouissance immémoriale du nom de Périgord, et c'est une espèce de révolution nobiliaire, ou suivant eux, une sorte de réhabilitation que j'ai vu s'opérer sous mes yeux. Il y a quatre ou cinq familles de leur province qui sont plus anciennes que la leur ; et la vérité pure est qu'ils n'ont jamais pu faire remonter les preuves de leur noblesse au-delà de l'année 1360. Quand les titres et les noms des grandes familles éteintes ont été abandonnés au pillage, on s'est mis à piller les noms des provinces, mais aucune de